

Amma
contacts

LA NOUVELLE ORTHOGRAPHE



Interview de Eric Mievis
Souvenirs d'hôpital
Sir Arthur Conan Doyle

Bulletin bimestriel de l'Association
des médecins anciens étudiants de
l'Université catholique de Louvain

Ne paraît pas en juillet-août
P901109
Bureau de dépôt Charleroi X

60 Mai - Juin 2009



ENFIN LA NOUVELLE ORTHOGRAPHE !

La réforme de l'orthographe proposée par le Conseil supérieur de la langue française a paru le 6 décembre 1990 au Journal officiel en France. Peu de temps après, l'Académie française, le Conseil supérieur de la langue française du Québec, la confédération inter-cantonale de l'instruction publique en Suisse et le Conseil supérieur de la langue française en Belgique ont donné leur approbation à la réforme.

Une longue période de transition a suivi avec, en Belgique, une circulaire ministérielle admettant la coexistence des deux orthographes en 1998, puis donnant la priorité à la nouvelle en 2007.

Enfin, en mars 2009, à l'occasion de « la langue française en fête », la presse belge de langue française adopte la nouvelle orthographe avec l'aide de la Communauté française, du Conseil de la langue française et d'un logiciel d'adaptation automatique du langage, créé par l'UCL.

Signalons que « Le bon usage de Grévisse et Goosse (2007) avait pris les devants, de même que la revue générale de Belgique.

Quelques principes :

- Les numéraux composés sont systématiquement reliés par un trait d'union (deux-cents).
- Les noms composés prennent la marque du pluriel (des compte-gouttes).
- Disparition des accents circonflexes sur I et U (ile, cout).
- Les mots empruntés (étrangers) s'adaptent comme des mots français (révolver, des matchs).

Quelques exemples qui peuvent nous surprendre ou nous choquer, parmi les 2000 mots modifiés⁽¹⁾ : sagefemme, braséro, piquenique, combattivité, vanupied, ognon...

Quelques mots concernent la médecine : exéma, saccharine, otorhinolaryngologie, placebo, gout, aigüe, bronchopneumonie....

Le présent numéro d'AMA Contacts a été adapté à la nouvelle orthographe, grâce au logiciel Recto-Verso⁽²⁾ développé par les linguistes informaticiens du Centre de traitement automatique du langage de l'UCL (CENTAL) . Les mots nouvellement orthographiés sont en bordeaux.

Certains diront : « Pourquoi faire simple, quand on peut faire compliqué ? » Nous croyons que l'orthographe est simplifiée par ces changements, mais que nous sommes un peu effrayés de devoir dorénavant relire plus attentivement nos textes, ou les faire passer par le logiciel de notre université. Les jeunes s'habitueront vite !

1. Le millepatte sur un nénufar. Vadémécum de l'orthographe recommandée. Edité par RENOUVO (Réseau pour la nouvelle orthographe du français)
2. <http://www.uclouvain.be/rectoverso/>
Le logiciel « Recto-Verso » (pour RECTifications Orthographiques / VERSion Originale) permet d'introduire automatiquement les rectifications orthographiques de 1990 dans un texte.

- 2 Editorial.**
Enfin la nouvelle orthographe
- 3 Un nouveau recteur à l'UCL**
- 4 Interview de Eric Mievis.**
La cardiologie et les planches
- 8 Courrier des lecteurs**
- 9 Souvenirs d'hôpital.**
Paul Maskens
- 13 Ils étaient médecins.**
Sir Arthur Conan Doyle.

L'orthographe est de respect ; c'est une sorte de politesse.

Alain Chartier. Propos sur l'éducation. 1932.

Maison de correction recherche fautes d'orthographe.

Pierre Dac. L'os à moelle, Petite annonce.

L'orthographe anglaise semble avoir pour but principal de camoufler la prononciation.

Jerome K. Jerome

L'orthographe ne fait pas le génie.

Henri Beyle, dit Stendhal

COMITÉ DE RÉDACTION :

Martin Buysschaert, René Krémer, Dominique Lamy, Dominique Pestiaux, Christine Reynaert et Jean-Louis Scholtes

ÉDITEUR RESPONSABLE :

René Krémer
Rue W. Ernst 11/17 - 6000 Charleroi

COORDINATION DE L'ÉDITION :

Chantal Leonhardt-Lebrun

ADRESSE DE CONTACT :

AMA-UCL
Tour Vésale, niveau 0
Avenue E. Mounier 52, Bte 5265
1200 Bruxelles
Tél. 02/764 52 71
Fax 02/764 52 78
secretariat-ama@uclouvain.be
<http://www.uclouvain.be/sites/ama-ucl/>

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

GRAPHISME :

A.M. Couvreur

COUVERTURE :

Eric Mievis, **golfeur**.

Le message du nouveau recteur, Bruno Delvaux, à la Communauté universitaire



Notre nouveau recteur a été élu, pour la première fois, par l'ensemble de la communauté universitaire, en démocratie directe pondérée. Les professeurs émérites ont appris à cette occasion qu'ils ne faisaient plus partie de cette communauté et qu'ils n'étaient pas électeurs, même avec un pouvoir faible. Certains d'entre nous en éprouvent de l'amertume, estimant qu'ils ont passé leur vie dans cette institution, qu'ils sont restés fidèles à l'UCL et que beaucoup d'entre eux travaillent bénévolement pour notre université.

Le professeur Bruno Delvaux, que nous félicitons, a adressé le message suivant à la communauté universitaire.

Les résultats du second tour de l'élection à la fonction de recteur de l'UCL sont aujourd'hui définitifs. Pour la première fois de son histoire, notre Université vient d'élire son recteur au suffrage universel pondéré.

J'ai appris le résultat du scrutin avec émotion, sérénité et responsabilité. Je vous remercie chaleureusement pour l'adhésion que vous avez manifestée au projet collectif que je porte.

La campagne fut sereine et digne. La réalisation du processus électoral fut une première couronnée de succès : j'en remercie sincèrement tous les acteurs, qui ont ainsi porté très haut l'image de notre Université.

Je veux aussi saluer Vincent Blondel pour son résultat. Nos échanges et nos débats ont suscité réflexions et dialogues au sein de l'Université.

Le projet que je défends est le fruit d'un travail collectif, mené avec des personnes issues de toutes les composantes de l'Institution. Je les remercie vivement pour leurs contributions et leur participation active à une réflexion collégiale sur notre devenir.

Celle-ci s'est ensuite muée en action. Elle sera prolongée dans une mise en œuvre axée sur l'exercice de nos missions de base : l'enseignement, la recherche et le service à la société.

Equilibre, articulation et cohérence motiveront mon action et celle de mon équipe. Celle-ci sera animée par la recherche constante de la qualité, la valorisation et le respect des personnes et la confiance entre les membres de notre communauté.

Fort de celle que vous m'avez accordée, je veux construire notre avenir commun avec vous toutes et tous. Tous ensemble, nous nous engagerons avec conviction dans la création de la grande Université. Ce projet, fort et ambitieux, sera mené de manière volontaire et réaliste, dans le respect des partenaires et l'enrichissement réciproque.

Très cordialement, merci à toutes et tous.

Prof. Bruno Delvaux

Unité sciences du sol, Département des sciences du milieu et de l'aménagement du territoire, Faculté d'ingénierie biologique, agronomique et environnementale.

ORTHOGRAPHE : DÉFINITION DU LITTRÉ

Nature : substantif féminin

Prononciation : or-to-gra-f'

Étymologie : Le terme grec signifie qui écrit bien ; il dérive de deux mots qui indiquent droit et écrire ; l'art d'écrire correctement qui en français donne orthographe (1). C'est donc un usage bien fautif qui a dit orthographe, au lieu d'orthographie, surtout si l'on remarque que, dans tous les composés du grec, graphe signifie le savant, et graphie l'art : un géographe et la géographie, un hydrographe et l'hydrographie. Cette faute paraît appartenir au XVI^e siècle.

1. Orthographie, d'après Emile Littré (1863-1877) et d'après le Dictionnaire de l'Académie française, 8^e édition.
 - Ancien synonyme d'orthographe, qu'il conviendrait de reprendre.
 - Terme de géométrie descriptive. Art de représenter un objet sur un plan en projetant tous ses points perpendiculairement sur ce plan.
 - Terme d'architecture. Élévation géométrale d'un bâtiment où toutes les proportions sont observées dans leur naturel, sans avoir égard aux diminutions de la perspective.
 - Profil ou coupe perpendiculaire d'une fortification.

Interview d'Eric Mievis

La cardiologie et les planches

Le docteur Mievis est chef du service de cardiologie à Saint Camille, à Namur.



Eric Mievis. Non, au CHR (Centre hospitalier régional) !

René Krémer. C'est vrai. Excuse-moi. Mais, dans mon souvenir, c'est toujours Saint Camille parce que, étant étudiant en doctorat, j'accompagnais les tours de salle du docteur Antoine, l'interniste des années cinquante avant l'arrivée du docteur Körperich. Il m'a appris les injections intraveineuses, très à la mode à l'époque : c'était le Salvarsan chez les syphilitiques, le calcium chez les tuberculeux et, chez les décompensés cardiaques,

des ampoules de 20 cm³ contenant de l'ouabaine, un mercuriel, et du sérum glucosé hypertonique, je crois. Le docteur Antoine était attentif à ses malades, gentil, mais ronchonneur. Il prononçait toujours « *dypsnee* ». Je me souviens avoir douté à l'époque et avoir vérifié dans le Larousse.

Quittons la préhistoire et venons-en à ta carrière.

E.M. J'ai fait **mes études** secondaires au collège Saint-Pierre à Jette, après quoi je me suis orienté vers la médecine un peu par hasard. En effet, lors de la dernière année d'humanités nous avons été conviés, comme c'est encore le cas actuellement, à une journée d'information à Louvain, pour nous aider à orienter notre carrière universitaire. J'avais pris à l'époque plusieurs options, comme la philologie classique, le droit et les études d'ingénieur. Il se fait que ce jour là je me suis trompé d'auditoire et je me suis retrouvé, un peu par hasard, dans la faculté de médecine où l'exposé avait déjà commencé. Je me suis glissé au dernier rang et je me souviens avoir écouté avec beaucoup d'intérêt et d'attention l'orateur – dont j'ai malheureusement oublié le nom – qui m'a totalement convaincu de changer d'orientation.

Par la suite, j'ai eu la chance de pouvoir faire mes candidatures et mon doctorat à Leuven où l'ambiance était particulièrement agréable, malgré les tensions déjà perceptibles avec la communauté néerlandophone. J'ai été diplômé en 1975, puis j'ai suivi la formation cardiologique classique à Mont-Godinne, ensuite à Ottignies dans le service du docteur Corbeel, qui a été un peu le pionnier de l'utilisation de la thrombolyse (massive) chez les patients admis pour un infarctus aigu. Nous étions en 1976.

L'année suivante, à Herent, j'ai eu la chance de pouvoir être formé à la coronarographie par le docteur Cosijns dans un environnement particulièrement convivial. Comme beaucoup de cardiologues louvanistes, j'ai passé une année à Genève, en 1978, à l'hôpital cantonal, chez le professeur Ruthishauser. A cette époque, il y avait 10 assistants de cardiologie dans son service, la plupart étrangers. Après une année chez mon ami Jacques Col à l'unité coronaire, j'ai eu l'opportunité de trouver une place à Bruxelles, à la clinique de l'Europe (anciennement Saint-Michel). Assez rapidement toutefois, j'ai été contacté par Elisabeth Beauthier qui quittait la clinique Saint-Camille pour revenir à Bruxelles. J'ai donc postulé pour la remplacer, en **août** 1980.

J'ai d'abord travaillé un certain temps à l'unité coronaire et ensuite en cardiologie, où le service était embryonnaire avec un seul appareil ECG mono canal. Progressivement toutefois, et grâce au soutien du conseil médical et de la direction médicale, j'ai pu développer le service dont je m'occupe depuis près de trente ans actuellement. J'ai eu la chance de trouver des collaborateurs non seulement compétents, mais également agréables à vivre (ce qui n'est pas toujours le cas ...). Le service comprend actuellement sept cardiologues, un certain nombre de consultants externes et nous pratiquons l'angioplastie coronaire et la chirurgie cardiaque depuis 1993, en partenariat avec d'autres hôpitaux.

R.K. Voilà une occupation absorbante, plein temps et, malgré la pratique du sport, tu as eu des activités théâtrales importantes. Comment l'idée du **théâtre** t'est-elle venue et depuis quand ?

E.M. Dès la quatrième année, à 14 ans, j'ai pu jouer dans *Les gaités de l'escadron* de Courteline au théâtre du marais à Bruxelles. Ce n'était certes pas un rôle important mais un premier contact avec le rideau, les spectateurs, les coulisses... Nous avons par la suite eu l'opportunité de jouer d'autres pièces, notamment des classiques comme *En attendant Godot* ⁽¹⁾. Des spectacles ont également été donnés au collège, impliquant des élèves mais également des professeurs, chaque fois avec des décors somptueux. Notre professeur de diction faisait également participer des acteurs professionnels, amis à lui. C'est ainsi que nous avons joué *Cyrano de Bergerac* en rhétorique.

R.K. Tu jouais ?

E.M. Christian.

R.K. Le beau Christian !

E.M. Il n'a pas grand chose à dire.

R.K. Il écoute la tirade nasale.

E.M. Dite par notre metteur en scène. Nous avons répété pendant quatre mois à raison de trois séances par semaines. Les décors étaient superbes. Nous étions une cinquantaine d'acteurs. Il a fallu louer les costumes, faire appel à des maquilleuses. A nos yeux, nous avons l'impression de participer à un spectacle grandiose. Ensuite nous avons joué d'autres pièces avec les anciens de l'école : *Le capitaine Fracasse* ⁽²⁾ et également *La cuisine*, de Wesker ⁽³⁾, où il fallait reproduire l'ambiance survoltée de la cuisine d'un grand restaurant en plein coup de feu avec les plats qui se préparent, les coups de gueule, les moments d'énervement et les garçons qui entrent et qui sortent, qui n'arrêtent pas de claquer les portes, pièce particulièrement difficile à jouer.

A Leuven, en troisième et quatrième année de médecine, j'avais une chambre dans une maison communautaire à vocation culturelle (de l'œil nu), correspondant aux kots à projet actuels. Nous avons chacun la responsabilité d'un secteur culturel : poésie, littérature, théâtre et variétés. Jacqueline Liesse ⁽⁴⁾ était des nôtres. Nous avons également une salle aménagée pour des spectacles de cabaret où des chanteurs francophones étaient le plus souvent invités. Philippe Meire avait la responsabilité des activités théâtrales ⁽⁵⁾. Moi personnellement, j'ai essayé de composer un recueil de poésie estudiantine, notamment avec la collaboration d'Yves Namur ⁽⁶⁾.

Par la suite, plongé dans la vie professionnelle, mes contacts avec le théâtre n'étaient plus ponctuels. Nous allions toutefois assez régulièrement à Paris, en famille, assister à des représentations théâtrales, généralement des comédies de boulevard avec des acteurs connus comme Pierre Mondy, Michel Serrault ou Jacques Villeret.

A l'époque, je rencontrais assez régulièrement Thierry Muller et Jean-Paul Melchior à diverses occasions. C'est ainsi qu'en 1995, lors d'un *dîner* à Bruxelles, l'idée nous est venue de jouer ensemble une pièce de théâtre. Plusieurs d'entre nous étaient très intéressés par un tel projet, notamment l'épouse de Thierry Muller, Sarah, qui avait déjà fait du théâtre par ailleurs. La décision était prise. Un metteur en scène que je connaissais personnellement a été contacté. Jean-Paul n'était pas très chaud au départ alors que maintenant je suis sûr que c'est devenu une drogue pour lui. On a relevé le défi, sans évaluer réellement à sa juste valeur l'importance des problèmes que nous allions rencontrer : qu'il s'agisse du choix de la pièce, de l'endroit de la représentation et des répétitions, des problèmes avec la SABAM et également celui des décors.

R.K. J'imagine. Quand nous avons joué *Knock*, le principal obstacle était de trouver une voiture décapotable d'époque, dans chaque ville où nous allions.

E.M. . Il fallait faire le choix d'une pièce où chacun avait un rôle intéressant et dans lequel il pouvait s'épanouir. Notre metteur en scène nous a certainement aidés dans cette démarche et la première pièce que nous avons jouée ne fût certainement pas la plus facile. Il s'agissait de *L'importance d'être constant*, d'Oscar Wilde ⁽⁷⁾, avec des répliques toutes en nuance et empreintes d'humour british.

R.K. En outre, il fallait adopter les attitudes, le parler et la façon de s'habiller des snobs de la gentry.

E.M. Nous avons répété pendant de nombreux mois, près d'un an je crois. Il a fallu trouver des endroits de répétitions qui conviennent à chacun, définir des jours dans la semaine, provisionner un certain nombre de frais pour le metteur en scène, les décors, la location des salles, les affiches et la publicité d'une manière générale. Finalement, le succès fut au rendez-vous et à chaque représentation, nous dégageons un bénéfice que nous avons dès le départ décidé de distribuer à différents associations caritatives.

R.K. Où avez-vous joué ?

E.M. En différents endroits, notamment aux Centres Culturels d'Auderghem, d'Uccle, d'Ottignies, à Fleurus, à la Maison de la Culture de Namur et une fois au théâtre Royal de Namur pour l'association Télévie.

R.K. Je vous ai vu à Martinrou, à Fleurus.

E.M. Effectivement, nous avons joué à Fleurus, avec un public chaleureux et très proche de la scène, ce qui avait quelque chose de dérangeant au départ. La première représentation a été pour nous particulièrement chargée d'émotion puisque cela a été notre premier contact avec le public. A force de répéter, nous ne savions pas comment appréhender les réactions du public. Nous avons été très surpris de les entendre rire et applaudir à l'occasion de certaines répliques qui nous semblaient devenues banales à force de les avoir répétées pendant un an.

R.K. D'une fois à l'autre, le public se manifeste à des moments différents ?

E.M. Absolument, c'est du reste très surprenant. Mais aussi la confirmation que le public namurois est relativement posé et froid, alors qu'à Ottignies et dans la région de Liège, le public est nettement plus réceptif et chaleureux. Au début, nous étions un peu surpris et faisons l'erreur de continuer à parler alors que le public riait ou applaudissait. L'ambiance de la première représentation était euphorique. Nous avi-

ons l'impression de participer à une sorte d'orgasme culturel.

R.K. Collectif...

E.M. C'était très convivial, propice à faire parfois la fête après la représentation.

R.K. Vous avez poursuivi dans cette voie. Quelles pièces avez-vous jouées ?

E.M. La deuxième année, nous avons joué *Je veux voir Mioussov*, de Valentin Kataïev (1965), un vaudeville très connu, une satire de l'administration soviétique. Les pièces étaient habituellement choisies par Sarah Muller et Marc Carlier.

R.K. Encore un cardiologue !

E.M. C'est pour ça que nous nous appelions du reste « **la compagnie du cœur** ». Au début, la mise en scène était relativement sommaire. Plus tard, un metteur en scène professionnel nous a rejoints et nous a permis de travailler nos personnages de manière plus subtile. Le décor était également plus original, comme dans *La tête des autres*, de Marcel Aymé, et en 2000, « *Le vison voyageur* », le célèbre vaudeville de Ray Cooney et John Chapman, en anglais « *Not now darling* ». Nous avons également joué à Nivelles et à Verviers. Ce que je retiens dans cette aventure, c'est l'intérêt de jouer au théâtre, mais également l'incroyable solidarité qui nous réunissait, de l'amitié sans doute.

R.K. La complicité.

E.M. Elle était très forte et davantage encore que dans n'importe quelle discipline. A partir de 2000, j'ai eu l'opportunité de faire de la politique et je me suis présenté aux élections communales à Namur. J'ai été élu conseiller communal. J'ai délaissé un peu le théâtre qui prenait beaucoup de temps. Les répétitions devenaient beaucoup plus lourdes dans un agenda déjà chargé. J'ai alors renoncé à « la compagnie du cœur » avec l'espoir peut être d'y revenir. Mes amis et confrères de la compagnie ont continué à jouer et présentent actuellement une

pièce de Ray Conney : *Espèce menacée* ⁽⁸⁾.

Je n'ai toutefois pas définitivement abandonné la scène. Mon épouse ayant suivi les cours de l'Académie de théâtre à Verviers, j'ai eu l'occasion de jouer avec elle et des médecins généralistes et spécialistes de la région de Huy, une pièce de Carlo Goldoni, *Les femmes de bonne humeur*.

R.K. Vous auriez pu choisir « *Les joyeuses commères de Windsor* » avec Anne-Marie Lizin !

E.M. J'ai également remplacé ponctuellement un acteur qui avait un problème de santé dans *Quelle nuit* et comme quoi, le **gout** théâtral est toujours présent, nous préparons actuellement avec une autre troupe une pièce qui s'appelle *Secrétaires très particulières*, d'Yves Durand, un auteur peu connu, avec d'autres cardiologues : Marc Vincent d'Ottignies et son épouse, Anne-Claire Gérardy de Waremme et Jacques Lallemant de Charleroi. Nous avons la chance d'avoir un excellent metteur en scène. Le nom de cette nouvelle troupe s'appelle « **la compagnie globule** », avec des représentations prévues à partir du mois de septembre.

R.K. Et la **politique** ?

E.M. Notre hôpital est une institution des pouvoirs publics, la province et la ville de Namur. Elle est donc gérée par des politiciens. C'est la raison pour laquelle nous sommes régulièrement en contact avec eux. Par la suite, en 2000, j'ai été contacté pour faire partie d'une liste communale MR.

R.K. Les globules étaient bleus.

E.M. J'ai exercé un premier mandat de conseiller communal dans la majorité avec des socialistes, puis dans la majorité actuelle avec Ecolo et le CDH.

R.K. Pourquoi t'es-tu engagé en politique ?

E.M. Un peu par curiosité. J'avais envie de savoir comment une ville comme Namur était gérée. Quand tu pratiques la médecine toute une vie et rien que la médecine, je pense que tu passes inévitablement à côté de toute une série de choses. J'avais envie de savoir comment le politique pouvait influencer une ville, une province, un pays, que ce soit au niveau culturel, l'aide aux personnes en difficultés, l'aménagement du territoire, la gestion des déchets, l'entretien des voiries, l'organisation d'événements, la défense d'un patrimoine culturel...

R.K. Ce qui m'interpelle toujours, c'est que les politiciens ne peuvent pas toujours dire ce qu'ils pensent, qu'ils soient dans la majorité ou dans l'opposition. C'est un peu comme les avocats, qu'ils soient dans la défense ou l'accusation.

E.M. Absolument, si l'on est dans l'opposition, les conseillers vont tout faire pour s'opposer aux projets de la majorité même si ceux-ci sont de qualité. C'est le jeu politique, particulièrement vrai lors de la présentation du budget. Cela se voit surtout en public, au conseil communal, parce qu'il y a des gens présents dans la salle et des journalistes. Par ailleurs, quand



on est dans la majorité et qu'on ne partage pas certains projets défendus par cette même majorité, on doit néanmoins la fermer et se plier aux exigences de son parti. Ceci dit, lors des commissions qui servent à la préparation du conseil communal, l'ambiance est tout à fait différente et constructive. On peut y débattre de tout, donner son avis personnel et, ensemble avec l'opposition, construire des projets qui seront présentés ensuite au conseil communal. En marge des commissions, des mandats extérieurs sont également attribués. C'est ainsi que j'ai fait partie du Centre culturel régional, qui s'occupe notamment de la gestion du théâtre de la ville ainsi que du conseil d'administration du Festival International du film francophone de l'année, un festival de renommée internationale.

Par la politique, je suis convaincu que j'ai pu rencontrer des gens très intéressants provenant de milieux divers qui te donnent certainement une ouverture d'esprit que tu ne peux pas avoir si tu te limites uniquement à la pratique médicale. Je pense toutefois que je ne vais pas poursuivre ma carrière en politique, car je n'ai aucune ambition dans ce domaine. Le mandat de conseiller communal est peu exigeant, il n'est pas « time consuming ». Il en est tout autre d'un mandat d'échevin ou de député, totalement incompatible avec la pratique médicale. On critique beaucoup les politiciens.

R.K. Mais leur métier est aussi de critiquer.

E.M. C'est un métier très difficile pour ceux qui exercent des mandats importants (présidents de parti, bourgmestre...). Les heures ne sont pas comptées. Ils sont sans cesse sollicités et vivent perpétuellement dans un climat de tension, même au niveau de leur propre parti. Ce qui motive aussi les politiciens, c'est de pouvoir être dans la bonne majorité, de manière à pouvoir exercer l'un ou l'autre mandat rémunérateur. Entre la rémunération d'un mandat de sénateur ou de député et celle d'un conseiller de l'opposition, il y a une différence énorme. Ce qui n'est d'ailleurs pas logique.

R.K. Tu as également été un **sportif** passionné. Le football ?

E.M. Oui, le football en plein air au début, ensuite en salle. Généralement avec des confrères. Nous avons participé en 1980 aux jeux mondiaux de la médecine avec une équipe de l'UCL dont faisait partie Robert Dion : un souvenir extraordinaire. Actuellement, c'est plutôt le tennis et le golf, de même que la course à pied. Contrairement à ce que l'on peut penser, le golf est un sport physique, il faut être en bonne condition pour faire un parcours de golf qui compte généralement 6 à 7 km.

R.K. En terrain vallonné.

E.M. Exactement. De plus, on doit souvent récupérer des balles à gauche et à droite, dans les bois, ce qui ajoute des déplacements supplémentaires au parcours théorique de 6 km. Après un parcours de 18 trous, on peut estimer que l'on s'est bien dépensé sur le plan physique.

R.K. La compétition ?

E.M. Non, pas vraiment. Evidemment en golf, on espère atteindre un certain handicap. L'handicap donne au golf une certaine originalité qu'on ne retrouve dans aucun autre sport. Il s'agit d'un classement des joueurs comme il en existe au tennis. Un bon joueur qui place la balle très rapidement dans le trou, en utilisant peu de coups pour le faire, a un handicap faible, souvent entre 0 et 10. Par contre, les golfeurs débutants ou moyens doivent taper plusieurs fois la balle pour arriver jusqu'au green et placer la balle dans le trou. Ils auront généralement un handicap supérieur, 36 par exemple, représentant le nombre de coups supplémentaires par rapport à la théorie et ce pour l'ensemble du parcours.

R.K. Un **message** pour terminer ?



Christian Courtois (†), Dominique Mievis, Etienne Desclée, Martine Burton, Eric Mievis, Sarah Kairet, Thierry Muller, Carine El Khoury, Jean-Paul Melchior

E.M. Toi et moi, nous avons eu la chance d'avoir choisi un métier formidable, la médecine et en particulier la cardiologie qui s'est singularisée par l'incroyable développement qu'elle a connu au cours de ces 30 dernières années. Les techniques échocardiographiques, les nouveaux traitements de l'hypertension et de la maladie coronarienne, le développement de la coronarographie, de l'angioplastie coronaire et de l'électrophysiologie interventionnelle, la prise en charge rapide de l'infarctus aigu sont autant d'éléments qui ont permis à la cardiologie de faire des progrès spectaculaires en un quart de siècle. Toi et moi, nous avons eu la chance de vivre ces moments passionnants. Le plus dur finalement a été de s'en détacher et de consacrer suffisamment de temps à autre chose, comme le théâtre et le sport, dans mon cas particulier, sans oublier l'essentiel, à savoir la vie de famille, son épouse et les enfants que l'on a malheureusement pas toujours eu le temps de voir grandir et c'est certainement mon principal regret. C'est là aussi le message que j'aimerais donner pour terminer cette interview, c'est de dire aux jeunes qui com-

mencent cette profession, qu'il leur faut trouver un juste équilibre en terme d'investissement personnel, entre la pratique médicale d'une part et leur vie privée d'autre part.

R.K. Voilà une vie bien remplie et des souvenirs accumulés, qui s'inscrivent dans les activités annexes des médecins, multiples et souvent d'excellente qualité. Si l'équipe d'anciens de l'UCL avait l'intention d'écrire des souvenirs et des anecdotes de la compagnie du cœur, les colonnes d'AMA Contacts leur seraient accueillantes.

1. Samuel Beckett. En attendant Godot (1953) (Waiting for Godot).
2. Théophile Gautier. Le capitaine Fracasse (1863).
3. Arnold Wesker. La cuisine (1961) (The Kitchen).
4. Jacqueline Liesse. Journaliste à la RTBF.
5. Philippe Meire. Professeur de psychiatrie à l'UCL.
6. Yves Namur poète et écrivain. <http://www.uclouvain.be/sites/ama-ucl/> rubrique « Activités de nos anciens ».
7. Oscar Wilde. Of the importance of being earnest (1893) Ray Cooney. Espèce menacée (Funny money 1995)

LES AVATARS DU NÉNUF(PH)AR

- Littre 1876 : Nénufar ou, d'après l'usage des botanistes, nénuphar (du persan noûfer)
- Larousse 1931 : Nénuphar ou, d'après l'Académie, nénufar (de l'arabe nenufar)
- Robert 1998 : Nénuphar (du latin médiéval)
- Larousse 2005 : Nénuphar
- 2009 : Nénufar

Courrier des lecteurs

Il me plaît de féliciter l'AMA Contacts pour l'interview du duo médical Marianne Merchez et Bernard Van Craynest, intéressant dans leur parcours de vie. Je les connais et les apprécie beaucoup dans leur réalisation artistique. Il est heureux d'apporter du sang jeune à la revue qui gravite plus autour des émérites que des générations montantes. L'exemple de ces deux artistes créatifs suscitera peut-être de nouvelles ouvertures auprès de nos plus jeunes. J'ai beaucoup apprécié également l'article sur Tchekhov.

Le numéro précédent, sur le Luxembourg, m'a beaucoup plu en raison de son orientation thématique et par la diversité des intervenants. Ce fut en outre un numéro instructif. L'appendice Clemenceau résumait parfaitement la riche personnalité du Tigre. Bonne poursuite dans cette réalisation journalistique.

Jean-Louis Michaux

Quel beau, bel article dans l'AMA Contacts, sur Bernard Van Craeynest et Marianne Merchez (la fille de mon condisciple Marcel).

Quant à Tchekhov, c'est tout à fait excellent. J'avais jadis eu le projet d'entreprendre un voyage à Sakhaline avec un ami de la Croix-Rouge soviétique ! A un Congrès à Bergen (Norvège, pas Mons !), j'avais proposé d'en faire le patron de l'épidémiologie européenne... et ce fut longtemps mon rêve d'écrire quelque chose sur lui. Un sujet difficile et un homme fascinant. Le texte de l'AMA Contacts est une vraie réussite.

Michel F. Lechat

Salut ! Comment ça va ? Ça va, merci, et toi ? Souvenirs d'hôpital¹.

Paul Maskens, diacre

Paul Maskens, publicitaire de métier et diacre permanent, a écrit un livre très original imaginant le procès de Judas Iscariote et se positionnant comme son avocat ⁽²⁾. Dans le texte ci-après, il raconte avec humour son séjour en chirurgie cardiaque.

D'abord un hurlement. Puissant. Terrible. Il se rapproche. Ceux qui attendent devant les cabines marquées 'rayons X' d'être radiographiés, écoutent sans rien dire. Ingambes, alités ou, comme moi, dans un fauteuil roulant, tous à l'affut de ce cri qui résonne dans nos souffrances et nos inquiétudes. Le papa marche à grands pas rapides. La maman trotte à ses côtés. C'est le garçonnet - 7 ou 8 ans -, fermement tenu par son père, qui hurle en se débattant de toutes ses forces. Il se raidit, s'arque, frappe des poings. Le couple s'éloigne. Des portes s'ouvrent, se referment. On ne les entend plus. Nous respirons.

Oh, ce ne sera pas grave. Habitué des lieux, j'ai bien vu qu'on le conduisait à la scintigraphie.

On lui fera boire un breuvage de mauvais gout, puis attendre. Enfin le sangler sur le dos pendant que l'énorme scanner, avançant, reculant, lui tournera autour. Pas grave, mais terrifiant pour un garçonnet non préparé. On dispose de lui pour le faire souffrir. (Oui, je sais bien que c'est pour son bien ! Il n'empêche, pour lui c'est l'horreur.)

Il y a toujours un garçonnet qui hurle en moi, malgré mes soixante-cinq ans. Cette fois-ci, pour ma seconde opération à cœur ouvert, je savais ce qui m'attendait. J'avais fortifié ma volonté. C'était inéluctable. Cette valve mitrale se sténosait de plus en plus. Il fallait la remplacer par une prothèse. En outre, un caillot dans une coronaire exigeait un pontage.

C'était la seule issue. J'en étais bien conscient. Et pourtant, au fond de moi hurlait un garçonnet, pleurant d'effroi, non, non, que cela me soit épargné ! Mais à mon âge, le garçonnet doit se taire. Le contraire ferait désordre.

L'opération

A ce qu'on m'en a dit, l'opération très délicate — il s'agissait de ne pas déranger la prothèse aortique déjà en place depuis neuf ans — a duré longtemps. J'ai été endormi vers huit heures du matin et je sortais « recousu » vers 18 heures. J'admire ces équipes chirurgicales ! Et le chirurgien spécialiste du cœur est

pour moi un mystère. Un surhomme ? Un mutant ? Un extra-terrestre ? D'où lui vient ce calme, cette maîtrise ? Cette indispensable ascèse ? En parle-t-il à quelqu'un ? A-t-il un guide spirituel à qui se confier : « Hier j'ai failli commettre une faute, je m'en veux terriblement ! » ou bien « J'ai paniqué un moment car j'ai cru que ma main tremblait. » Enfin des choses comme ça. J'imagine. Un guide spirituel qui lui rappellerait qu'il est comme le scalpel de Dieu sur terre. En tous cas, l'allié de Dieu dans son combat contre la souffrance. Dieu a besoin des hommes. Dans le combat que Dieu mène contre le mal, la souffrance, les équipes soignantes sont ses troupes d'élite. A-t-il quelqu'un pour le lui dire ? *Ce que vous faites au moindre d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites.*

Ce mardi 25 mai-là, *le moindre d'entre les miens c'était moi.* Autre mystère. Tous mes centres nerveux déconnectés l'un après l'autre. Ne ressentant plus rien. Totalement disponible. Totalement offert. Ils peuvent tout me faire. Comme une hostie dans un ciboire.

L'enfer

L'enfer c'est le réveil et le séjour en salle de soins intensifs. Je suis une boule de douleur.

Drains et sondes me sortent de partout. Par eux s'égoutte ma souffrance. Lumière tamisée ou pas de lumière ? Je ne sais plus, mais lieu sans fenêtres. Deux infirmiers circulent sans bruit, toujours proches. « J'ai soif ! » « Vous ne pourrez pas boire avant deux jours, mais voici un bâtonnet pour vous humidifier les lèvres. » Au bout du bâtonnet comme un peu d'ouate citronnée. « J'ai mal, ne pourrait-on enlever ces drains ? » « Il faut d'abord que vos intestins se réveillent. » « J'ai mal ! » « Voici la pompe à morphine, si vous avez trop mal, appuyez sur le bouton. Autant de fois que vous le désirez. » Je clique. Le moins souvent possible. Ça ne marche pas : la morphine me donne le mal de mer. « Avez-vous du Pimpéran ? » Ils ont dû m'en mettre car ça va mieux. La seconde équipe composée d'infirmières est moins présente. Depuis mon enfance, toutes mes maladies m'ont



1. Bien sûr nous savons tous qu'il ne s'agit pas ici de s'enquérir réellement de l'état de santé de l'autre mais simplement d'établir le contact. Un signe de la voix. L'équivalent du « Nous sommes du même sang toi et moi. » cher au Mowgli de Kipling. Mais certains de mes proches, familiers ou amis, me posent la question avec un réel souci de ma santé. C'est pour eux, pour les remercier, que j'ai rédigé ce petit texte.

2. On a trahi Judas, méditation sur le nouveau testament (Éditions Fidélité, 2008)

conduit à mettre au point une technique anti-douleur personnelle. Je gémiss (ou muse) doucement au rythme de ma respiration en gardant, si possible, la même note. On parvient ainsi à irradier tout le cortex cervical, ce qui atténue la souffrance. Mais lorsque je mis cette technique en œuvre, une voix acerbe me signifia : « Taisez-vous ! Ce n'est pas agréable pour votre voisine. ». Je compris ainsi que j'avais une voisine et ce me parût la moindre courtoisie de ne pas la déranger. Elle devait avoir assez avec sa propre souffrance.

Le temps

Les heures s'égrènent lentement. Un chapelet de secondes qu'on extrait, grain après grain, comme un drain, de vos tripes. Einstein avait raison : tout est relatif. Pour moi, ici, le temps n'arrêtait pas de prendre son temps. Pas moyen de dormir car de manière irrégulière mais rapprochée un « TAC ! » énorme résonnait. C'était l'arrivée des pneumatiques. Un système certes pratique mais, oh combien, bruyant ! Allongé, immobile, j'avais par chance une horloge dans mon champ de vision. Je jouais avec elle. « Tant qu'il n'est pas minuit, on ne peut parler de nuit » me disais-je. Puis, je fermais les yeux, essayant d'évaluer l'écoulement du temps. « Après quelques temps, je rouvrais les yeux et regardais l'heure, m'imaginant qu'il était au moins 12h30. Hélas, quelques minutes à peine étaient passées et l'horloge n'avait pas encore atteint minuit. » Ainsi de suite, « Une heure ! C'est à peine le début du creux de la nuit », « Deux heures ! Voilà le nadir de la nuit », « Trois heures ! Heure idiote dont on ne peut rien dire », « Quatre heures ! Il y a comme un frémissement d'espérance », « Cinq heures ! En ce mois de juin, quelque part dans le monde des bien portants, l'aurore aux doigts de rose doit être en train de caresser les monts du bord de Meuse », « Six heures ! Là, franchement, des machines doivent déjà se mettre en marche dans cet hôpital », « Sept heures ! Ça bouge. La nuit est vaincue. » Et, de fait, vers sept heures et demie, des pas se font entendre. On va, on vient. On va s'occuper de moi. On va m'enlever les drains.

Les trois premiers drains

Il fallait que mon ventre gargouillât. Ce que constata un stéthoscope. On s'affairait à mes côtés. Incapable de voir — il faudra quelques jours avant que je puisse incliner la tête — je sens qu'on me tient aux bras. « Vous allez inspirez puis bloquer votre respiration, d'accord ? » Cela ne demandait pas de réponse. « Attention ! Inspirez, inspirez, bloquez,

bloquez ! » La tête et les omoplates appuyées sur la table d'opération, le ventre part vers le haut pendant qu'on lui arrache le premier drain. Idem pour les deux suivants. La douleur ? Forte et brève.

On se reproche de ne pas avoir mémorisé la liste des jurons favoris du capitaine Haddock car c'est maintenant que les « Tchouk-tchouk-nougat ! Ectoplasme ! » et autres « Emplâtre ! » seraient venus à point. Mais on ne leur en veut pas car les trois drains qu'ils vous ont consciencieusement arrachés signifient que la remontée en chambre approche. Ils vous placent encore une entrée centrale (lisez un trou dans le cou avec un tuyau dedans) qui requiert deux points de suture ! Douleur, oui, mais on a connu pire. « Marins d'eau douce ! Bachi-Bouzouks ! Troglodytes !



La montée en chambre

Et, de fait, un lit est avancé. A quatre, avec l'aide d'une passerelle, ils vous transbordent de la table au lit. Tout mouvement fait mal. Arrive un brancardier jovial et costaud (il appartient au monde des bien portants !), on accroche au lit tous les baxters et tous les flacons qui font partie de vous et en avant. Adieu, l'enfer ! L'ascenseur. Au second, couloir et en chambre. Numéro 226.

Les épouses

Monique m'y attend déjà. Qui chantera le lot des épouses de cardiaques ? Qui proclamera leur dithyrambe ? A côté de leur mari, rougeaud et enrobé, elles portent son bagage. Elles disposent ses vêtements dans l'armoire et son nécessaire de toilette sur l'étagère du lavabo. Elles le rassurent. A la porte de la salle d'opération, elles patientent entourées de leurs enfants. Inquiètes de voir sortir leur homme dans un si pitoyable état, elles espèrent un mot du

2. voir Le crabe aux pinces d'or, Casterman, 1953

3. pour ce qui est de l'apparence, le lecteur se réfèrera avantageusement au portrait de Louis XIV dû au pinceau de Hyacinthe Rigaud (1701, Musée du Louvre, Paris). Sans la jarretière bien évidemment !

chirurgien. Demain, elles apporteront les fruits, les friandises et les autres désirs de leur malade. On se demande qui « encaisse » le plus ?

Les infirmières et le lavement des pieds

Comme les soigneurs du sportif, les infirmières sont à vos côtés dans votre remontée vers la santé. Expertes, diligentes, sympathiques et quasi maternelles, elles s'activent à vous prodiguer les soins que requiert votre état. « Je vais vous mettre une paire de bas pour éviter la phlébite, Monsieur ». Et hop ! Voici mes jambes gainées de blanc jusqu'aux plis de l'aine.

C'est inattendu. Un peu ambigu, mais tout compte fait assez élégant³.

« Je viens vous enlever votre sonde vésicale, Monsieur ». J'ignore ce dont il s'agit. Elle pas, car, sans attendre ma permission, elle me retire un long macaroni en caoutchouc du zizi. La chère âme ! Depuis longtemps je fais partie d'un lobby imaginaire qui souhaite voir l'Église rétablir le lavement des pieds comme huitième sacrement. L'évangile de Jean est très clair à ce sujet : « Faites-le vous aussi !⁴ ». Or, chaque matin, infirmières ou aides-soignantes ôtaient les bas de tous leurs patients et leur lavaient les jambes (avec savon et tout). J'étais émerveillé. Voilà, me disais-je, c'est ici que ce sacrement est encore célébré. Je décidai donc de dissoudre mon lobby imaginaire : que ce ministère évangélique ne soit pas enlevé aux infirmières.

Mon premier voisin de chambre

A peine dans « ma » chambre, incapable de bouger ; je vois arriver une assistante sociale. Elle tire le rideau qui sépare les deux patients et interroge mon voisin : « Monsieur Boulanger⁵, savez vous où vous êtes ? » Réponse : « Hum bulum, blem ». « Monsieur Boulanger, pourriez-vous répéter les quatre mots que je vous ai cités il y a un instant ? » Non, il ne peut pas. Au fil du dialogue, je comprends que mon voisin ajoute à sa maladie cardiaque un sérieux handicap mental. Ce qui n'est pas pour me rassurer. Plusieurs fois, il s'assied au bord de son lit exprimant sa ferme intention de rentrer chez lui. Il évoque aussi l'entrée en libérateurs des soldats américains dans son village et son intention de régler son compte à qui sait bien pourquoi. Devant ce comportement dangereux, les infirmières décidèrent de le protéger de lui-même en l'attachant pour la nuit à son lit. Ne sachant où il était, il a pleuré jusqu'au matin à petits reniflements discrets. Lorsque l'infirmière du jour se présenta pour les soins, il était furibard. Il poussa un tonitruant

« Sortez ! ». Elle en avait les larmes aux yeux. « C'est un bordel ⁶ ici, gueulait-il, il n'y a que des femmes ! ». La conclusion me semblait hâtive. D'autant plus que l'équipe comportait un excellent infirmier. En outre, je sais bien des lieux où les femmes sont très majoritaires sans qu'il s'agisse pour autant d'un bordel.

Pris d'un accès de rage, il envoya valdinguer l'étui de sa savonnette qui alla se fracasser au mur de la chambre. Grâce à Dieu j'avais déjà pu construire mon image de « bon patient » auprès des infirmières. J'ai donc pris mon air le plus craintif et murmuré à l'une d'elle quelque chose comme « Ne cours-je aucun danger ? » Bien joué, Paul ! A peine cinq minutes d'écoulées et l'on vient chercher mon lit (avec moi dessus) et toutes mes affaires pour me déménager deux chambres plus loin. Le pied quoi ! Une chambre encore vide. Côté fenêtre, avec vue imprenable sur la vallée de la Meuse. Notez que les infirmières avaient bien fait car j'appris le lendemain que M. Boulanger⁷ avait arraché sa perfusion et baignait dans une flaque de sang quand on le retrouva. Devinez qui a nettoyé tout ça, calmé le malade, l'a remis dans un lit propre et replacé la perfusion ?

Mon second voisin

Une chambre à deux ne reste jamais longtemps vide. Le matin du second jour dans « ma » nouvelle chambre⁸, voici que « remonte » des soins intensifs un prêtre de 75 ans. Oui, dans cet hôpital on a le tact de mettre le clergé ensemble. Ainsi déjà pendant les quinze jours durant lesquels j'avais subi des examens préparatoires à l'opération, j'ai eu l'avantage de dormir avec un père Rédemptoriste de 80 ans. « Union de prière ! » me disait-il lorsqu'on m'emportait pour la coronarographie.

Habituellement, un voisin est une bonne occasion de faire connaissance, de s'entraider mutuellement pour des petites choses : « pourriez-vous me passer l'urinal, s'il vous **plait** ? Je vous remercie », ...etc. Mais le nouveau venu présentait cette particularité qu'il n'arrêtait pas de gémir haut et fort. Pendant deux jours et deux nuits les deux chambres **contigües** et moi, nous n'avons quasiment pas dormi en raison des « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné !⁹ » et des « Pardon Seigneur ! » qu'il poussait sans arrêt d'une voix théâtrale. J'avais repéré l'armoire où était rangées les pannes pour notre chambre et, bien que d'un naturel pacifique, j'avoue avoir été pris du désir de lui rentrer la tête dans les côtes à coup de panne. Il suait abondamment et réclamait l'ouverture de la fenêtre. Je grelottais sous mon drap.

4. Jn 13, 13-15.

5. Il va de soi que j'ai changé les noms pour respecter la vie privée des personnes. En fait il s'agissait du vicomte Alexis-Benjamin-Xavier, de Petit Rosière et d'Hottomont par la route d'Éghezée.

6. La messe du dimanche par exemple, pour n'en citer qu'un parmi des centaines.

7. voir note n°5.

8. Ia 228.

9. Sur le plan mystique il est parfaitement correct d'assimiler sa souffrance à celle du Christ (moi-même...) mais de là à tonitruer !

A son ordre, sa sœur avait acheté un énorme ventilateur. Ce devait être un article bon marché (certainement pas un « Maître-Achat ») car son moteur émettait un crépitant bruit de crêcerelle asthmatique interdisant tout sommeil autre que le sien. J'enfilais mon peignoir et je tuais le temps dans le parloir où trônait un excellent téléviseur. Jusqu'à tomber de sommeil. La prochaine fois, ce qu'à Dieu ne plaise, j'exigerai la compagnie d'un athée bon teint.

La famille et les amis

J'ai la chance de ne pas être un personnage important. Dès lors, nul n'était « obligé » de me manifester la moindre attention. C'est dire que toutes les visites, tous les coups de téléphones, toutes les cartes de vœux, les mots d'encouragement, étaient de véritables signes d'affection. Mes enfants, mes frères et sœurs, mes parents et de nombreux amis m'ont téléphoné, écrit quelques lignes ou rendu visite. Je pensais « Mon Dieu, il a fait tant de kilomètres pour venir jusqu'ici ! » ou encore « Comment a-t-il trouvé le temps de m'écrire, de me téléphoner alors qu'il a tant d'autres choses bien plus importantes à faire ? » En trébuchant, Monique s'était mal reçue et on dû plâtrer son bras droit. Elle ne savait plus conduire sa voiture. Son fils, sa fille, des amis, une voisine l'ont transportée ici et là. Un vieil ami lui a servi de chauffeur pendant tout un jour tandis que sa femme s'était chargée de laver et de repasser un de mes pyjamas ! Comment leur dire ma reconnaissance ? Cyrus avait raison : la vraie richesse d'un homme ce sont ses amis.

Le kiné

Dans un bon hôpital universitaire, tous les aspects de votre renaissance sont pris en compte. C'est ainsi que je reçus la visite d'une diététicienne belle comme une fresque égyptienne. Papillonnant des cils, elle m'expliqua longuement ce que j'aurai à manger après mon retour à la maison. Elle me remit une vingtaine de pages d'aliments conseillés. C'était un peu avant la crise de la dioxine.

Vint ensuite une jeune psychologue qui me demanda comment j'allais¹⁰. C'est un tic anxigène de tous les soignants, du grand patron à la dernière aide-soignante. Ils vous demandent comment vous allez, alors que c'est justement la question que nous leur posons : « Docteur, dites-moi comment je vais ». Quant à la psy, je lui ai fait un exposé sur la difficulté d'être psychologue en milieu hospitalier tant que les médecins d'un côté et les infirmières de l'autre n'accepteront pas de déballer avec elle les paquets de nœuds engendrés par leur profession. Elle avait le genou fort beau. Par contre, celui qui m'a vraiment rendu service, c'est le kinésithérapeute. On a tant mal à la poitrine qu'on respire petit pour ne rien déranger. Or c'est exactement ça qu'il ne faut pas faire.

Avec douceur et fermeté, le kiné m'apprit à me forcer pour retrouver l'art de se remplir les poumons à fond. Je lui en suis très reconnaissant.

Sémantique

Lorsque l'assistant soulève un coin du pansement qui va de la base de votre cou au dessus de votre nombril et qu'il montre ce qu'il a vu au « patron », puis que tous les deux s'exclament « Belle cicatrice ! » avec l'œil gourmand d'œnologues en train de mâcher un cru digne d'être millésimé, ne vous meprenez pas. Car lorsque, rentré chez vous, avec sur votre feuille de sortie l'indication claire qu'un pansement n'est plus utile, vous vous plantez devant un miroir pour la regarder en face cette « belle » cicatrice, ...c'est l'horreur ! Je me suis senti tout juste bon à figurer dans la baraque foraine des monstres à la foire du midi. Entre la femme à barbe rigolote, le nain sympathique et l'obèse jovial, j'étais la cicatrice dépressive. « Entrez, entrez, gentes dames et jolis damoiseaux ! Venez voir ce que vous n'avez jamais vu. Entrez, entrez, Messieurs, des visions d'apocalypse et... la cicatrice ! Pas les enfants ! »

Par ailleurs, du point de vue de l'historien, j'avais sous les yeux la « trace » de ce qui m'était advenu. « Mon pauvre Paul », murmurai-je, compatissant à mon passé.

La convalescence

Et puis, il y a le retour à la maison. Les retrouvailles avec l'environnement familial. Tout ce qu'on a cru ne jamais plus revoir. A petits pas on revisite son domaine. Les objets n'ont pas bougé. L'horloge bat toujours au même rythme. Par contre le jardin s'est épanoui. « Bonjour mes roses de Bukavu ! » Heureusement, le petit banc est là. Je suis encore incapable d'aller loin. Monique me tient le bras. Retour au médecin traitant qui doit retirer trois fils de drains. La piqure hebdomadaire pour rétablir une fluidité constante du sang. La feuille de sortie que m'a commentée l'infirmière en chef indique : « Pas de bain avant un mois », tandis que les bas anti-phlébites « il faut les porter encore quatre semaines, jours et nuit »

Monique me gâte. Petit à petit on remonte la pente comme la marée à Ostende. Souliers à la main, pantalon retroussé, on patauge dans l'eau froide. La mer semble descendre. Les vagues se retirent. Rien ne progresse. Les douleurs de la cage thoracique sont puissantes. Puis soudain, une vaguelette portée sur les épaules d'une autre exécute une avancée significative. L'eau menotte vos chevilles. La mer monte, les douleurs sont nettement moins sensibles qu'il y a trois jours. Bientôt la marée sera haute. Nous aurons les pieds saupoudrés de sable sec. Comme tout un chacun. « Salut, ça va ? » « Ça va, merci. Et toi ? »

Ils étaient médecins.

Sir Arthur Conan Doyle (1859-1930)

Le flair du détective et les sciences occultes

René Krémer

“Insensibly one begins to twist facts to suit theories, instead of theories to suit facts.”

A scandal in Bohemia 1891

Né à Edimbourg dans une famille catholique, Arthur Conan Doyle fit ses études chez les Jésuites et obtint son diplôme de docteur en médecine en 1885. Sa mère Mary, très cultivée, lui donne le **gout** de la littérature et lui apprend le français. Son père Richard était fonctionnaire et dessinateur au tribunal. Il illustrait également des livres. Alcoolique et épileptique, il sera placé en asile à la fin de sa vie.

La médecine

Le jeune Conan étudie la médecine à l'Université d'Edimbourg. Il a choisi la médecine sans vocation véritable, parce que sa famille est dans le besoin, que les médecins sont bien considérés dans la société de l'époque et parce que le métier est lucratif. Les études le déçoivent : il se plaint de s'être ennuyé pendant des heures à étudier la botanique et la chimie. La formation pratique lui paraissait insuffisante.

Après un stage en ophtalmologie à Vienne, il pratique cette spécialité pendant quelques années, d'abord avec un collègue dans les environs de Plymouth, ensuite en praticien indépendant à Portsmouth. Les clients se faisant rares, il passe le temps à écrire de courtes nouvelles. Il publie une thèse sur les modifications du tonus vasomoteur dans le tabès dorsal. « An essay upon vasomotor changes in tabes dorsalis »

Il pratiquait de nombreux sports : football, cricket, bowling, golf, boxe. En 1880, encore étudiant, il est engagé comme médecin à bord d'une baleinière, le long des côtes du Groenland. Comme il a peu de malades à soigner, on lui propose de travailler comme harponneur, mais il refuse, sans doute par crainte du danger, bien que toutes les baleines n'aient pas la taille, ni la **combattivité** de Moby Dick.⁽¹⁾

Il dut néanmoins participer à la chasse, au moins en spectateur puisqu'il faillit perdre la vie en tombant dans l'eau, la glace ayant cédé sous son poids. Il put se raccrocher à la baleine harponnée, qui flottait. Après

cette expérience, il déclare qu'il est devenu « *adulte par 80° de latitude nord* ».

Sherlock Holmes

En 1887, il publie « *A study in scarlet* », la première œuvre qui le fait **connaitre** et dans laquelle **apparaît** le fameux Sherlock Holmes, un personnage inspiré à Conan Doyle par son professeur de médecine, Joseph Bell⁽²⁾ : « *C'est certainement grâce à vous que j'ai construit le personnage de Sherlock Holmes qui a le talent d'observation et de déduction que vous m'avez inculqué* ».

Sherlock Holmes est ce qu'on pourrait appeler un détective ou plutôt un conseiller privé dont la méthode est originale : « *Lorsque vous avez exclu l'impossible, ce qui reste, si improbable que cela soit, ne peut être que la vérité.* » Il s'embarrasse peu des moyens, et n'hésite pas à s'introduire dans le domicile des suspects pour faire avancer l'enquête. Il porte ses propres jugements sur les coupables et ne les dénonce pas à la police, s'il ne l'estime pas utile. « *Je ne suis pas tenu de corriger les défaillances de la police.* »

Autodidacte en chimie, il prétend avoir découvert la possibilité d'identifier les taches de sang. Dans son cerveau, il n'emmagasine que les connaissances qui peuvent lui être utiles, « *car le cerveau est une petite mansarde dans laquelle les connaissances qui nous sont utiles doivent être bien rangées.* » Il est nul en littérature, en philosophie et en astronomie, mais très fort en géologie, chimie, criminologie, boxe, épée, ainsi qu'en loi anglaise.

Il habite Bakerstreet n°221, une adresse qui deviendra aussi célèbre que le 19 Berggasse à Vienne⁽³⁾ ou le 10 Downing street à Londres. Son ami et collaborateur, le **docteur Watson**, est le narrateur des exploits de Sherlock. Il se présente lui-même : médecin diplômé de l'université de Londres, rapatrié de l'armée des Indes pour entérite. C'est lui qui choisit les affaires

1. Moby Dick or The white whale. Herman Melville (1851)

2. Joseph Bell était particulièrement observateur : il étudiait minutieusement les gens, leur démarche, l'accent, les mains et leurs vêtements et en tirait des conclusions. Il avait appris à ses élèves à utiliser ce procédé pour mieux **connaitre** leurs patients, avant même de les avoir interrogés. (Wikipédia)

3. Il s'agit de l'adresse de la maison et du cabinet de Sigmund Freud.

les plus dignes d'être publiées. Devant le succès de ses écrits, Doyle abandonne la médecine et publie les aventures de Sherlock Holmes dans le Strand Magazine, à partir de 1891.

En 1893, Conan Doyle est fatigué de son héros. « *J'ai autre chose à faire* », écrit-il, et il décide d'abandonner la série en faisant mourir son personnage, noyé dans les chutes du Reichenbach en Suisse. Le Strand perd 20.000 lecteurs. Plus tard, Doyle expliquera que son héros a échappé à la mort, mais est resté caché, se faisant passer pour mort parce qu'il se sentait menacé. La série reprend d'abord par « The hound of Baskerville » (1902) racontée par Watson après la mort de Holmes, suivi de « The empty house » (1903), dans laquelle Doyle dit avoir vu Holmes lui sourire.

Holmes drogué

Au fur et à mesure des exploits de Sherlock Holmes, on le suspecte de se droguer. Il passe des journées entières dans son fauteuil sans parler, le regard rêveur et absent. « *Si on ne connaissait pas sa vie exemplaire, on pourrait croire qu'il se drogue.* »

Plus tard, Watson est plus explicite : « *Holmes prend la bouteille qui contient de la cocaïne à 7% et une seringue. Il remplit la seringue, relève sa manche gauche, contemple un instant son poignet et son bras criblé de traces de piqûres, enfonce l'aiguille, injecte le produit et s'étend dans son fauteuil en poussant un soupir de bien-être.* »

On a reproché à Conan Doyle les mauvaises habitudes de son héros. Watson va déclarer qu'il tente de déshabituer Holmes et se déclare satisfait qu'il n'utilise plus le « *stimulant artificiel* » dans les conditions normales, mais il ajoute que « *l'ennemi n'est qu'endormi* ».

Dans une nouvelle, « L'homme à la lèvre tordue » (The man with the twisted lip), Watson recherche un de ses malades, disparu de son domicile depuis 15 jours. Il était devenu opiomane après avoir lu le livre de Thomas De Quincey⁽⁴⁾. Watson espère retrouver le disparu dans une fumerie d'opium. Il y rencontre Sherlock Holmes qui dit « *se trouver là dans le cadre d'une enquête, qu'il ne faut pas croire qu'il ajoute l'opium à la*

cocaïne et que s'il prend une attitude bizarre, c'est pour passer inaperçu ».

Le pamphlétaire

Doyle publie en 1909 « The crime of the Congo », un pamphlet violent contre l'action de Léopold II et de la Belgique au Congo. Au cours de conférences, il plaide pour que l'on chasse les belges de l'état indépendant du Congo.

Ces opinions sont inspirées par les écrits de E.D.Morel⁽⁵⁾, journaliste britannique d'origine française, dont on pense que le but était de rattacher le Congo aux empires britannique et allemand. Peu avant sa mort, il **reconnaitra** la mission civilisatrice de la Belgique au Congo.

La campagne anti Léopold II était également orchestrée par Roger Casement, un nationaliste et révolutionnaire irlandais, qui fut pendu pour haute trahison en 1916. Avocat occasionnel, Conan Doyle défendit Casement en essayant de le faire passer pour fou.

Par contre, un livre de Conan Doyle est consacré à la guerre des Boers⁽⁶⁾, à laquelle il a participé. Cette guerre a été condamnée par le monde entier, pour les massacres, la politique de la terre **brulée** et les camps de concentration, où femmes et enfants vivaient dans des conditions inhumaines. Conan Doyle estime que cette guerre était justifiée, pour défendre le bon droit de la Grande Bretagne, « *car l'Empire était menacé* ». On songe à la parabole de la paille et de la poutre (Luc 6/41).

Le spirite

Dès 1881, Conan Doyle montre son intérêt pour le spiritisme et assiste à des conférences sur le sujet. En 1887, il publie un article dans la revue « The light », à propos d'une séance à laquelle il a assisté. Au cours d'une séance de nécromancie organisée par le professeur Milo de Meyer, Doyle accepte de se faire hypnotiser, mais la tentative échoue. En 1893, il devient membre de la « British Society for psychological research », dont faisait partie Arthur Balfour⁽⁷⁾.

A partir de 1917, il va écrire des articles, des livres et proclame en public sa foi spirite avec fougue et conviction. Fortement influencé par les convictions de Swe-

4. Thomas de Quincey : Confession d'un opiomane anglais (confession of an english opium-eater). (1822)

5. E.D.Morel: Le caoutchouc rouge. Red Rubber (1906)

6. Conan Doyle. The great Boer war (1902). Guerre entre l'armée britannique et des descendants des colons néerlandais, français et allemands (1899-1902) dans deux états, la République sud africaine du Transvaal et l'Etat libre d'Orange.

7. Arthur Balfour (1848-1930). Homme politique britannique. Dans sa fameuse déclaration de 1917, Balfour suggérait que la Grande Bretagne favorise la création, en Palestine, d'un foyer national pour le peuple juif.

8. Emmanuel Swedenborg (1688-1772) a ses premières visions à Londres en 1748. Il affirme que le monde spirituel nous enveloppe et que les êtres qui le peuplent, anges ou démons, agissent sur nous. Il recrute de nombreux adhérents en Grande Bretagne.

denborg ⁽⁸⁾, il se prend d'amitié pour Harry Houdini, le célèbre magicien, qui après avoir cru au spiritisme, considère que les médiums sont des charlatans.

En 1920, il révèle « *une communication spirituelle directe, dans le cercle familial avec sa mère et avec son frère mort pendant la Grande Guerre.* »

Plusieurs de ses livres ont des titres évocateurs : « Le pays du brouillard » (The land of mist), « Débrouiller le mystère » (Unlocking the mystery), « La venue des fées » (The coming of the fairies), « L'histoire du spiritisme » (The history of spiritualism), « La frontière de l'inconnu » (The edge of the unknown)

Conan Doyle est suspecté d'avoir été à l'origine du canular de l'homme de Piltdown (Piltdown man hoax), en prétendant avoir découvert, dans le Sussex, les restes d'un fossile hominidé qui ont trompé le monde scientifique pendant quarante ans, alors qu'il s'agissait d'un fragment de crâne d'un homme moderne et de la mâchoire inférieure d'un orang-outan et non du **chainon** manquant. Conan Doyle aurait voulu, croit-on, prendre une revanche sur le monde scientifique, qui avait démenti un de ses médium favoris.

La maladie et la mort de Conan Doyle

Il ignorait ou, tout au moins, feignait d'ignorer ses problèmes cardiaques parce qu'il avait d'autres soucis, convaincu que la fin de la vie serait le commencement de la « *grande aventure* ». Son fils parle de la mort de son père : « *Il souffrait trop pour pouvoir parler, il respirait difficilement et prononçait quelques mots dans les moments de lucidité.. Je n'ai jamais connu quelqu'un comme lui qui considérerait toute chose comme un jeu* »

Il est retrouvé le 7 juillet 1930 se comprimant la poitrine, dans le jardin familial à Crowborough. Il meurt peu après. Ses derniers mots à sa femme : « *You are wonderful* »

Sur sa tombe, une épitaphe : « *Blade straight knight, patriot, physician, man of letters.* » (Chevalier à la lame franche, patriote, médecin, homme de lettres)

La chaise vide à l'Albert hall ⁽⁹⁾

Cinq jours après le décès de Conan Doyle, sa fille Lady Joan Doyle organise, avec le concours de la « Marylebone spiritualist association » une séance au Royal

Albert Hall à Londres. Ce grand show a réuni, dit-on, près de 6000 personnes. Les descriptions de cet **évènement** sont nombreuses dans la presse de l'époque. Les grandes orgues, des hymnes, tels que « open my eyes », la récitation de versets de la Bible créent l'ambiance.

Estelle Roberts, le médium favori de Conan Doyle, se dit entourée de nombreux esprits : « *Ils me bousculent dit-elle en ondulant du corps* ». Elle recueille ces messages « *venus de l'éther* », donne des détails sur l'aspect physique des revenants, leur vêtement, leur façon de parler. Ce sont, comme par hasard, les disparus de spectateurs, adeptes du spiritisme.

Enfin, elle voit arriver Conan Doyle, en habit de soirée. Il s'assied sur une chaise laissée vide et qui restera pour les spectateurs. Elle **reconnait** sa voix. Il transmet des messages confidentiels destinés à son épouse, couverts pour les spectateurs par le bruit des orgues (pipes).

Curieux homme que Conan Doyle. Son héros principal fait un travail de détective dans un esprit d'une logique implacable, tandis que lui-même défend avec ardeur des causes douteuses et se lance à corps perdu dans le monde imaginaire des esprits.

RÉPONSES DU CONCOURS PARU DANS LE NUMÉRO 59 :

1. Tacite. Annales. Traduit du latin.
2. Racine. Georges Dandin.
3. Marivaux. Le jeu de l'amour et du hasard.
4. Farce de Maître Pathelin.
5. Kundera. L'insoutenable légèreté de l'être.
6. Paul Claudel. L'annonce faite à Marie.
7. Roland Dorgelès. Les croix de bois.
8. Ernst Jünger. Orages d'acier.
9. La Bible. Genèse.
10. Apocalypse de Saint Jean Apôtre.

9. Jeffery Deaver. La chaise vide (The empty chair) 2003)



Servir la nouvelle orthographe

Accueil

Depuis 1990...

Comment
débuter ?

J'essaie  !

Le logiciel

Aujourd'hui
et demain

Développé par le Centre de Traitement Automatique du Langage de l'UCL (Cental )

En partenariat avec



<http://www.uclouvain.be/rectoverso/>

